

Sujet de la séance : Devenir c'est créer

Lors de cette seconde séance partagée avec le groupe d'artistes ayant proposé au Collège un projet sur le thème du devenir, trois d'entre eux se sont présentés : Sarah Feuillas, Charles Henri de Pimodan, et Natalia Villanueva (par l'entremise de Sophie Monjaret). L'exercice de la présentation de soi par un artiste ouvre d'emblée les questions les plus vives de la pratique artistique, en particulier celles liées à l'acte créateur en tant que tel. Comment la décision d'entreprendre une forme, un dessin, le travail sur une matière, l'instantané d'une photographie, se manifeste-t-elle, entre la représentation mentale d'un projet plus ou moins précis et ce qui est aussitôt dicté par le geste physique livrant nécessairement une large part d'imprévu, de hasard, d'accident ? Comment ce premier geste détermine-t-il d'autres gestes, qui seront tous chaque fois d'autres décisions : celle de poursuivre l'élan du premier geste, celle de le contrarier, de l'effacer, de le reprendre ? La reprise, la répétition, l'accident, le hasard, l'impossibilité de finir, sont les mots revenus le plus souvent dans l'échange.

La reprise. L'acte de création est moins le déroulement fluide d'un enchaînement vers une fin prévue ou recherchée qu'un recommencement permanent. Une concentration sur l'origine plus que sur la fin, comme si cet acte était déjà tout entier donné à lui-même dans le premier instant, dans le premier geste. On parle de hasard justement pour dire que dès ce moment de l'acte, qui est toujours premier et singulier même s'il vient après quantité d'autres, quelque chose naît qui d'emblée échappe à tout maîtrise. Pour cette raison, créer c'est faire advenir une altérité, une réalité inédite, avec laquelle commence aussitôt une relation de défi, de lutte, de compromis, de survie, dans un combat de sujet libre à sujet libre pourrait-on dire. L'artiste est évidemment dépassé par son acte, sa responsabilité étant de le savoir et d'en jouer, de comprendre ce qui lui arrive tout en faisant semblant de rester seul aux commandes. Le théologien, familier de la méditation sur l'acte créateur primordial sait que se tient là le mystère même de la transcendance. Comment se fait-il qu'un Dieu qui n'a besoin de rien puisqu'il est Dieu, entreprenne de créer une réalité autre que lui ? C'est-à-dire de la créer comme pouvant, du fait qu'elle est autre, reconnaître son Autre divin et tout autant en nier l'existence ? L'expérience de l'acte de création ouvre de fait à la transcendance, sans qu'il soit nécessaire de la thématiser par des mots religieux. La naissance d'une réalité qui n'était pas et qui est, l'imprévisibilité totale de ce que sera cette réalité, des effets qu'elle produira, le fait qu'elle soit dotée d'un pouvoir d'agir à son tour, qu'elle soit entièrement livrée et tout autant intouchable, bref le caractère déroutant de cette réalité qui ose prendre son sens de son insignifiance, qui parle alors qu'on ne lui demande rien, tout ceci fait d'elle un équivalent, un témoin direct du mystère que nous sommes pour nous-mêmes, renvoyés au miracle vivant et tout autant accidentel que nous sommes. Ce mystère est d'autant plus difficile à appréhender qu'il ne peut l'être que rapporté à chaque autre réalité vivante, dans un enchevêtrement sans fin de liens.

C'est sans doute le désir de ne pas se laisser engloutir par ce vertige qui fait dire à Natalia Villanueva : « Si on ne crée pas, on meurt. » Une réponse par l'acte créateur, au vide sans fond du questionnement existentiel ? Tenir quelque chose de solide quand tout, à tout moment, s'échappe ? L'une des formes de ce questionnement sur la consistance, la valeur encourageante d'un acte qui semble entièrement pris par ce qui lui échappe, est le temps. Si créer, c'est ne pas mourir, si créer c'est refaire chaque fois le pari qu'il vaut la peine de naître, alors créer c'est devenir et devenir c'est créer, au sens où la création artistique pourrait bien être l'une des rares expériences humaines qui regarde en face le temps et entreprend de l'assumer.

L'artiste, comme le théologien, travaille sur une mémoire. Ce qui lui importe est de laisser une trace capable de compter pour d'autres. Puisque ce qu'il crée, par définition, lui échappe, alors il sait que ce n'est pas lui le véritable auteur, et que le résultat de son acte n'a de sens que pour d'autres. La mémoire, toute mémoire, est une affaire commune, qui ne se constitue que par l'intérêt de la partager. Nous sommes tous les visiteurs d'un musée de la mémoire, où sont déposés les multiples événements, les multiples paroles, qui, depuis les vitrines où on les considère, redisent que le temps n'a pas tout effacé, que des hommes ont vécu et n'ont pas renoncé à chercher un sens possible à leur existence, qu'ils ont essayé d'écrire un peu l'histoire. Assumer le temps, faire acte de mémoire fidèle au passage ininterrompu du temps, c'est ce que font les artistes, non en inventant des subterfuges, en créant des pseudo-nouveautés, mais en considérant en face l'expérience humaine la plus commune, en honorant sa mémoire, en augmentant sa collection de souvenirs. Les artistes n'inventent rien. Ils s'efforcent de répondre personnellement au temps. Ce faisant, ils relisent et réécrivent chacun singulièrement l'unique histoire. Alain Cugno a dit un moment : « Pour que le hasard ait un sens artistique, il faut une absolue bienveillance à l'égard du hasard. » Mot pour mot, cette affirmation vaut pour le temps. L'absolue bienveillance à l'égard du temps, qui suppose d'en éprouver et d'en surmonter le caractère dramatique, est la condition pour que le temps soit le berceau de l'art.